

Juste une lettre

Ce matin, ma petite fille m'a apporté une lettre. Elle est gentille ma petite fille, elle s'occupe de moi depuis que mon épouse est décédée, voilà trois ans. Il faut dire que j'ai cent-un ans et que j'ai bien besoin d'une aide, même si je marche encore tout seul. Mais je n'ai plus l'agilité de ma jeunesse, du temps où j'étais gendarme.

Je ne sais pas pourquoi, cette lettre m'a fait penser à l'homme à la moustache. C'était en 1942. J'avais trouvé un emploi. Ma vie n'avait pas été facile auparavant. J'avais huit ans seulement à la mort de mon père, gazé de la grande guerre. Je me souviens de son prénom, de son visage et de sa grosse voix. Un jour, j'ai fait l'école buissonnière et j'ai erré dans les champs avant de rentrer. Le soir, il m'attendait, l'air grave, assis sur un banc devant notre maison. D'un geste, Il m'a ordonné de le rejoindre, puis il m'a confié qu'il avait croisé l'instituteur et que celui-ci s'était enquis de ma santé. J'ai rougi, craignant sa colère. Il m'a simplement caressé les cheveux, m'a regardé en souriant et m'a dit :

- Tu es un petit homme maintenant. Tu dois respecter les gens, être fier de ce que tu fais, toujours, ne jamais rougir parce que tu as honte, tu comprends ?

J'ai hoché la tête. En vérité, je n'ai pas compris sur le coup, plus tard, oui, mais là, j'ai seulement vu qu'il serait heureux que je l'approuve. Il a été heureux et il est mort dans la nuit. Ma mère a vendu la ferme pour une bouchée de pain. Elle m'a placé chez un quincailler de Montauban qui m'a exploité. Ensuite, sans instruction, j'ai vivoté, prêtant mes bras à ceux qui voulaient les louer pour une soupe ou un vêtement mal coupé.

Enfin la guerre a éclaté, lourd orage annoncé par les anciens. Plutôt que d'aller au front, j'ai saisi la chance d'entrer dans la gendarmerie. J'ai mangé à ma faim et dormi au chaud. Et j'ai voyagé, un peu. Jusqu'au jour où j'ai été muté à la brigade de Paray-le-Monial, à la jonction de la zone libre et de la zone occupée, en septembre 1942.

Le chef m'a affecté à un poste de contrôle sur la ligne de démarcation. Les instructions étaient strictes. Je devais surveiller les personnes qui essayaient de passer en zone libre, les résistants, les profiteurs du marché noir, mais surtout les juifs. Pour la hiérarchie, c'était une obsession. Nous

savions que l'appréciation sur notre service découlerait pour une bonne part du nombre de résistants, de profiteurs, mais surtout de juifs, que nous arrêterions.

Je ne me souviens pas exactement du jour où je l'ai vu pour la première fois, l'homme à la moustache. Au début, je ne l'ai guère remarqué parmi les voyageurs qui affluaient de partout. Et puis, j'ai constaté qu'il revenait chaque jour, à peu près à la même heure, avec son bel attribut. Une moustache magnifique, épaisse, prenant naissance sous le nez, courant sur les joues et recevant du renfort sous les oreilles pour exploser dans deux somptueux bouquets de favoris !

Chaque jour, qu'il pleuve ou qu'il vente, il me tendait ses papiers d'identité avec son nom, Champion, Roger Champion, un nom bien français qui ne posait aucun problème d'origine. Je l'autorisais à franchir la ligne après l'avoir salué. Il pressait le pas, comme s'il redoutait que je revienne sur ma décision.

A la réflexion, il était un peu étrange, ce monsieur Champion. D'abord, je ne le voyais circuler que dans une direction, de la zone occupée vers la zone libre. J'imagine qu'il effectuait le trajet inverse par un autre itinéraire. Ensuite, il changeait constamment de vêtements. Parfois, il portait une vieille veste défraîchie et le lendemain un veston d'excellente facture. Son couvre-chef aussi variait, de la casquette de poulbot au borsalino en feutre mou de haute tenue. On aurait pu monter une exposition avec l'ensemble des pièces qu'il arborait, jour après jour. A l'époque peu de personnes pouvaient se payer un tel luxe. Mais le plus étonnant est que ses vêtements continûment renouvelés conservaient l'apparence de textiles déjà portés, sans la fraîcheur issue d'un nettoyage récent.

Et plus étonnant encore, Roger Champion possédait une faculté rare de transformer sa silhouette en fonction de mystérieux paramètres. J'ignore quelle alchimie produisait le résultat, mais je ne doute pas de sa puissance parce que le contraste était saisissant entre la silhouette rondouillarde de la veille et celle du grand gaillard dégingandé du lendemain, par exemple. Pour le visage, je ne saurais dire dans la mesure où sa moustache foisonnante le dissimulait à peu près entièrement. Quelle splendeur de moustache ! J'en frémis encore. Il n'est pas donné à tout le monde d'admirer ne serait-ce qu'une fois dans sa vie une création si proche de la perfection. Heureusement, plus que la pièce d'identité, cette moustache immuable valait passeport et attestait à mes yeux de la présence du véritable Roger Champion.

Vers l'été, l'ambiance s'est assombrie. Les Allemands sont devenus plus présents. Ils ont commencé à nous tourner autour, pour vérifier que nous accomplissions correctement notre mission. J'ai eu un réel agacement. Gendarme de la République, je connaissais mon travail sans avoir besoin d'un chaperon. Surtout un chaperon aussi mal embouché que le jeune lieutenant de la Wehrmacht qu'ils m'ont envoyé le quatorze juillet. Dès le début de mon service, il m'est tombé dessus et a entrepris de m'expliquer, dans un Français impeccable, que trop de criminels s'échappaient par ce point de la ligne de démarcation. Déjà, il m'énervait avec son ton péremptoire et ses gestes saccadés. Il a continué et a voulu m'assister lorsque le premier groupe de candidats à la zone libre est apparu.

Un groupe hétéroclite d'une douzaine de personnes fraîchement débarquées de la gare, la routine. Et parmi elle, Roger Champion et son auguste touffe de poils. Un petit Roger Champion ce jour-là, le moral devait être faible. Il a hésité lorsqu'il a vu le couple franco-allemand. Puis, il a estimé qu'il ne pouvait plus rebrousser chemin et s'est dirigé vers nous, sans entrain, en rétrogradant doucement dans le groupe, pour finir en dernière place, pas fier. Je n'ai rien décelé d'anormal dans les papiers de ses compagnons, au grand dépit de l'Allemand qui trépignait à mes côtés. Je suppose qu'il rêvait de rentrer à la Kommandantur avec deux ou trois scalps accrochés à la ceinture. Roger m'a tendu sa carte en tremblant. Fait extraordinaire, sa moustache, sa merveilleuse moustache aussi tremblait et des gouttes de sueur perlaient sur son visage en cette chaude journée d'été. Les poils humides se collaient entre eux, massacrant l'œuvre d'art. Je souffrais pour Roger. J'ai examiné brièvement sa carte et la lui ai rendue. Alors qu'il allait partir, l'officier allemand m'a attrapé le bras, sèchement et m'a crié dans les oreilles, « c'est un postiche, c'est un postiche, vous le voyez bien » et il a couru derrière Roger pour l'arrêter.

Mon sang n'a fait qu'un tour. Je n'avais rien contre nos vainqueurs, bien que je leur en voulusse d'avoir gazé mon père et d'avoir été une des causes de mon enfance misérable. Mais la soumission a des limites, surtout le jour de la fête nationale.

Je les ai rejoints, mon Allemand vaniteux et mon piteux Roger. Et là, calmement, j'ai sorti mon revolver, l'ai mis sous le nez du lieutenant et lui ai dit que j'avais accepté sa présence en tant qu'observateur, certes, mais que cela ne lui conférait pas le droit de se substituer à moi dans l'exercice de mes pouvoirs de police. Tout cela sous les yeux éberlués de Roger Champion que j'ai invité à déguerpir. Il n'a pas demandé son reste et a retrouvé de l'énergie pour filer sans mot dire, celui-là. Mon Allemand aussi est parti en bougonnant.

Une heure plus tard, le major qui commandait notre peloton a débarqué au poste, tout ennuyé et essoufflé. A mon arrivée, il m'avait accueilli à bras ouverts. Il m'aimait bien, je lui rappelais son fils tué l'année précédente, je crois. Il m'avait encouragé à rester tranquille, à éviter les comportements extrêmes, les excités de tous bords, la milice autant que les délateurs. L'occupation ne durerait pas, il fallait traverser l'épreuve au mieux, sans se renier.

Ce jour-là, il a été extrêmement clair. L'officier allemand me considérait comme un traître et m'imputait les fuites vers la zone libre. La milice ou la gestapo m'arrêterait le soir même. Je devais fuir immédiatement.

Je l'ai écouté et j'ai rallié la Résistance dans laquelle j'ai servi jusqu'à la fin de la guerre.

A midi, j'ai prié ma descendante d'ouvrir la fameuse lettre. Elle est signée d'un personnage officiel de l'Etat d'Israël, un ministre ou quelqu'un d'équivalent, un haut dignitaire semble-t-il. Ma petite fille a tremblé en la lisant, à tel point qu'au bout d'un moment je lui ai demandé de m'en parler quand elle serait moins émue et je suis allé rêvasser sur ma chaise longue.

Elle est revenue, brave femme. Les Israéliens ont procédé à une enquête minutieuse et ont décidé de me ranger dans la liste des Justes. Selon eux, j'ai sauvé trois cents juifs pendant la guerre. Ma petite fille pense qu'ils se sont fourvoyés. Elle et son père, mon fils, m'ont toujours jugé comme un brave gars un peu demeuré. Alors me découvrir héros, ce n'est pas facile.

Je ne l'ai pas détrompée. Après tout, elle n'a pas connu Roger Champion et sa superbe moustache.